

Ces arts qui nous interpellent

Yves Breton

Numéro 109, hiver 2000–2001

Les Arts et la Vie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41544ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Breton, Y. (2000). Ces arts qui nous interpellent. *Liaison*, (109), 16–18.



Ces arts qui nous interpellent

Yves Breton

Le présent article porte sur les arts et la vie. En l'occurrence, le vocable *art* doit être pris dans son sens large et inclure ses multiples dimensions et manifestations. Ainsi, l'art de voir et de concevoir les choses, l'art de vivre et l'art de faire, par exemple, ne sont pas étrangers à notre propos qui s'inscrit dans la vaste perspective des arts et de la culture. Nous verrons bien comment.

Ces arts qui nous interpellent : il s'agit d'une occasion de nous interroger et même de nous remettre en question, en tant que membres d'une société qui se cherche ou qui doit se chercher... et se trouver enfin.

Les arts nous interpellent, mais entendons-nous leur appel? Autant le grand public que l'intelligentsia et les décideurs doivent se sentir concernés par la question. Chaque jour, tellement de décisions se prennent, puis se réalisent, sans qu'on se préoccupe suffisamment de la place essentielle des arts et de la culture dans la vie.

Dans quelle mesure, par exemple, un cadre de vie où la présence des arts n'est pas évidente, où la grisaille ou même la laideur règne, soutient-il la vie?

Un milieu où les arts se manifestent de diverses façons par rapport à un triste bled où le quelconque et le banal dominant procure-t-il par le fait même à ses habitants une qualité de vie meilleure? Il n'y a qu'une seule réponse à cette question. Pourtant, combien de localités se trouvent gravement dépourvues de ces manifestations de l'art — et de la culture — si essentielles à la vie? Malheureusement, les estimations les plus douces nous indiquent qu'elles sont légion.



Pourquoi est-il si facile dans nos sociétés de négliger les arts, mais de créer impunément de la grisaille, de la hideur ou même des nuisances, le tout à fort prix très souvent pour les contribuables? Relevons trois exemples parmi bien d'autres auxquels le lecteur peut facilement penser par lui-même.

Dans une certaine ville, il y avait naguère une jolie route qui menait au sommet d'une colline. Les autorités ont laissé des promoteurs immobiliers construire de chaque côté de la route des maisons qui lui tournent le dos. Alors que les passants pouvaient autrefois admirer un beau panorama, aujourd'hui ils doivent fermer les yeux devant des fonds de cour en désordre, des remises disparates disposées pêle-mêle sur les terrains et un assortiment de clôtures dépareillées.

Au lieu de bien intégrer les propriétés adjacentes à la belle route et d'en faire un tout harmonieux, on a détruit bêtement un magnifique paysage qui faisait partie du patrimoine naturel de la ville.

Le second exemple a trait à un nouveau quartier urbain. Malgré ses maisons neuves, le quartier, vu d'une certaine distance, peut faire penser à la Bosnie d'après-guerre. Que de laideur! Quelle impression de banalité abrutissante se dégage des lignes qui se découpent dans le ciel!

En plus des maisons sous forme de boîtes et de la forêt de poteaux qui déparent le territoire dévasté, le quartier concerné ne semble bénéficier

d'aucun aménagement urbain le moindrement attrayant. Les enfants de ce milieu amplement pourvu d'imperfections et d'abâtardissements seront heureux et, compte tenu de la *qualité* de leur milieu, ils seront sans doute censés apprendre intuitivement ce qu'est la beauté, la culture, le respect du patrimoine...

Cette allusion aux enfants nous mène au troisième exemple : quel pourcentage des établissements d'enseignement — des bâtiments s'entend — peut-on considérer comme attrayants du point de vue architectural, et où sont les aménagements intérieur et extérieur de ces établissements qui révèlent un certain souci de l'esthétique? La maison d'enseignement ressemble-t-elle trop aujourd'hui à un débit de restauration rapide qui, lui, ne s'est vu confier aucune mission d'éducation? En sommes-nous à la plénitude de la génération Pepsi?

Les concepteurs et les autres professionnels qui sont associés aux réalisations évoquées, de même que les *formateurs* de toutes ces personnes, peuvent être mis en cause. Les architectes, ingénieurs, urbanistes, aménagistes, financiers et décideurs, pour ne nommer que ceux-ci, sortent de nos collèges et de nos universités.

Est-il permis de se demander ce que ces établissements ont bien pu leur apprendre? On a peut-être bien enseigné les disciplines, mais qu'a-t-on transmis au juste à la jeunesse et ce, en fonction de quelle éthique et de quels principes

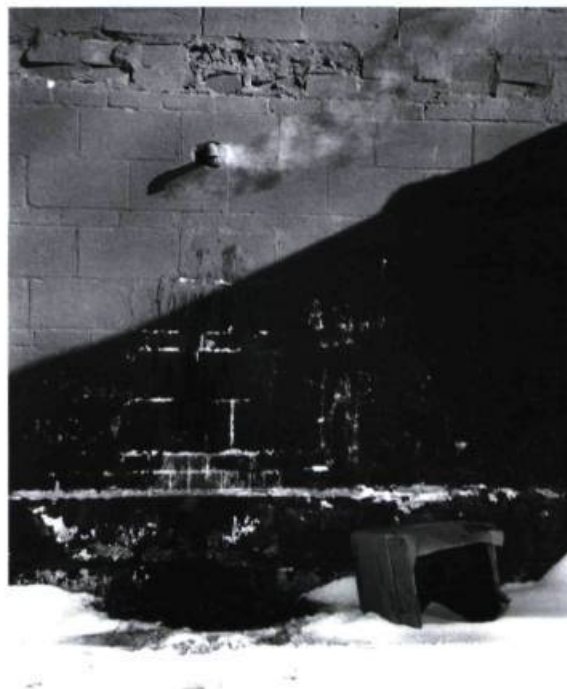




Photo : François Dufresne

d'esthétique? On reconnaît l'arbre à ses fruits. Il est loisible de croire qu'il faudrait examiner la formation que reçoivent nos jeunes dans les établissements d'enseignement, en se fondant sur des valeurs et des principes clairement établis et définis.

Les évocations ci-dessus de certaines faiblesses qui blessent notre société et entravent son développement nous fournissent un arrière-plan sur lequel peuvent se greffer diverses considérations.

D'abord, l'absence ou la présence des arts dans un milieu n'est pas une réalité neutre. Les manifestations de la laideur comme celles de la beauté ne sont pas neutres. Les unes et les autres envoient des messages, façonnent les entendements et influent sur les comportements. La laideur étouffe. La beauté donne du souffle.

Esthétique obligeant, on ne se comporte pas dans une belle cathédrale comme dans un moulin. Et, en supposant que les résultats de la recherche des dernières décennies sont définitifs, le comportement influe *magistralement* (magister : maître) sur la pensée. Les problèmes évoqués reposent-ils sur un état de fait abrutissant menant à une pensée insuffisante, à de l'irréflexion même, faute d'une formation ou éducation appropriée, vraiment formatrice? Si c'est le cas, nous voyons-nous une responsabilité à l'égard de la solution?

moins prononcée des arts dans divers milieux ou, même, un certain étiolement des arts dans notre société. L'état de nos médias et la *qualité* de leur action se présenteraient comme un excellent reflet d'une faiblesse réelle, agissante. Et puis : « *Il n'y a rien de plus fort qu'une faiblesse* »¹. Les deux points ci-dessus peuvent paraître très légitimes à quiconque s'intéresse au développement des arts et de la culture et, en somme, au développement authentique du pays.

En conclusion, nous pouvons nous inviter à faire pour nous-mêmes le point sur l'état de la situation. Ce faisant, il importerait de tenir compte de multiples critères et, surtout, du riche potentiel, terriblement négligé, de développement *authentique* de notre société et de son habitat, soit des communautés et des cadres de vie qui intégreraient judicieusement les arts et la culture à la vie comme telle et à leur environnement. Dans une telle optique, les améliorations éventuelles, on le conçoit, sautent aux yeux.

Enfin, si la fonction crée l'organe, les arts et la culture créent le citoyen et la citoyenne, d'où leur importance dans la vie. ●

¹ Breton, Yves, *Qui verra vivre*, L'Interligne, Vanier, 1998.

Yves Breton est essayiste, romancier et conseiller en développement

Globalement, nombre de personnes croient noter depuis un certain temps une négligence plus ou